

désirions tirer, en chemin, quelques coups de fusil, afin de faire le frais de notre déjeuner aux dépens du gibier de la plaine.

Mon cousin Jules, qui n'a jamais été un cavalier bien habile, montait un cheval arabe fougueux et indocile. Je m'aperçus qu'il avait de la peine à en rester maître ; et, craignant qu'il ne lui arrivât quelque mésaventure, je lui proposai un échange avec le mien dont l'humeur était plus douce et plus pacifique. L'échange se fit dès que nous fûmes sortis de la porte Bab-el-Cantara et je vis bientôt aux allures du cheval qu'il se sentait gouverné par une main moins novice. Nous avançons assez rapidement, quand j'eus la malheureuse idée, pour montrer à nos Africains que mes talents en équitation ne sont pas à dédaigner, de faire exécuter à mon cheval une danse de fantaisie que sa vivacité et son ardeur semblaient depuis longtemps appeler. Je lui mis ma cravache sur le cou, mes éperons au ventre, et je m'affermis sur ma selle avec une religieuse attention à observer scrupuleusement tous les principes que mon maître de manège m'avait jadis inculqués et qu'avait fortifiés depuis une longue habitude. Vous allez voir le résultat de cette imprudente fanfaronnade. Le cheval, interprétant avec intelligence mes intentions, mais les exécutant avec une obéissance trop énergique, partit comme un trait, quitta la grande route, et se lança brusquement dans la plaine à fond de train. Je ne pus le retenir : au bout de cinquante pas, je n'en étais plus maître.

Alors commença une course au clocher, telle que n'en ont probablement jamais vue les gentlemen-riders les plus consommés. C'était un galop forcené que rien ne ralentissait, un tourbillon vivant précipité par une force surnaturelle ; un éclair, un rêve, un fantôme. C'était, si vous voulez, le galop impétueux du coursier fougueux de la légende qui emportait le beau Pécopin par monts et par vaux. Nous courions, nous volions, avec une rapidité vraiment diabolique, si ardents que l'air me suffoquait et sifflait en passant dans mes cheveux. Je voyais les haies, les maisons, les collines disparaître comme des ombres, ou plutôt je ne voyais rien. Mes yeux étaient fixés avec terreur sur une large et profonde excavation que j'apercevais à quelque distance dans la plaine, et vers laquelle mon cheval dirigeait sa course infernale. J'eus un instant l'idée de me laisser tomber sur le sol, au risque de contusions et de fractures ;

mais peu familiarisé encore avec la selle arabe je craignis de ne pouvoir assez rapidement quitter les étriers, auquel cas je devais laisser aux pierres du chemin des lambeaux pleins de sang et des membres affreux. Vous savez le reste. Cette réflexion me traversa l'esprit comme un éclair. Je fis pourtant un dernier effort, un effort désespéré pour arrêter le galop effréné du cheval. Irrité de la résistance que je lui opposais, l'infatigable coursier, redoublant d'ardeur et de rapidité, dévorait le sol sans s'arrêter et sans broncher. En quelques secondes, nous étions auprès du gouffre. Je fus saisi alors d'un horrible vertige : je fermai les yeux, m'abandonnant à la Providence, et j'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval avec toute la force musculaire dont la frayeur m'avait laissé l'usage. Le cheval se cabra d'abord convulsivement sous la douleur, puis se lança hardiment sur le gouffre, le franchit d'un bond immense, et retomba violemment sur l'autre côté, les quatre pieds rapprochés, mais mal affermis sur un terrain rocailleux et le train postérieur encore suspendu sur l'abîme. Deux nouveaux coups d'éperon aussi vigoureux que les premiers l'enlevèrent tout à fait, et nous nous retrouvâmes sains et saufs sur le bord opposé. L'animal s'arrêta de lui-même, frémissant de tous ses membres, soit que cet exploit eût épuisé ses forces, soit qu'il eût instinctivement compris le danger auquel nous venions d'échapper.

Quand nos amis m'eurent rejoint (et il leur fallut vingt minutes d'un galop plus modéré), le pauvre Jules se jeta dans mes bras, pleurant de joie en me voyant échappé au péril dont il avait été la cause involontaire. On croyait ne plus me retrouver de ce monde ; jugez si nous dûmes être heureux de nous voir réunis. Les premières émotions un peu calmées, nous mesurâmes de l'œil le saut que j'avais exécuté : c'était un saut vraiment miraculeux, digne de figurer comme épisode dans quelque conte des *Mille et Une Nuits*. J'étais prêt à me demander si mon cheval ne s'était pas métamorphosé en hippogriffe pour franchir l'espace. Du reste, j'avais atteint mon but : j'avais fourni la course sans quitter la selle ; j'avais certes droit aux félicitations de nos Africains, et j'eus le bon goût de les recevoir d'un air modeste. Quant au saut périlleux, tout l'honneur en revenait au cheval : s'il n'avait pas été d'aussi bonne race, s'il avait eu moins de vigueur dans